

Diderot philosophe du Plaisir

Par Marc Riglet,

publié le 02/05/2013

Il incarne l'esprit du XVIIIe siècle. Son oeuvre est protéiforme, du théâtre au traité de musicologie en passant par la philosophie et la poésie. Il écrivit plus de 5 000 articles pour l'Encyclopédie, s'opposa à ses contemporains Voltaire et Rousseau. D'une rare vitalité, il fut avant tout un explorateur de la liberté et un amoureux de la vie et des femmes.

En savoir plus sur

http://www.lexpress.fr/culture/livre/diderot-philosophe-du-plaisir_1244124.html#hbJAP19fDAc8Yrju.99

Nous imaginons Diderot. Nous nous le représentons. Il est peint, sculpté, statufié. Il ne porte pas de perruque, comme Voltaire. Sa chevelure est moins drue que celle de Rousseau. Il est bel homme. Il a plus souvent l'air gai que grave. Il semble autant penseur que pensif. Bref, quand bien même nous ne le connaîtrions qu'approximativement par ses oeuvres, nous aurions de bonnes chances de le reconnaître par ses traits. Toutefois, depuis qu'un doute a récemment été jeté sur l'authenticité d'un portrait de Diderot, celui de Fragonard (Louvre-Lens), il faut être prudent. D'autant que Diderot lui-même s'est amusé à discuter de la "ressemblance" d'un portrait et de la possibilité même, pour un peintre, d'en broser un qui fût "vrai". Ainsi, lorsque Louis-Michel Van Loo le représente, fin et élégant, le sourire légèrement ironique, à son bureau, la plume à la main, dans sa belle robe de chambre (musée du Louvre), il est, pour nous, tout le XVIIIe siècle dont il semble incarner l'esprit et la lumière. Mais Diderot, dans sa recension du Salon de 1767, où ce portrait est exposé, est plus que réticent à se reconnaître dans le personnage représenté. Le voilà qui tient grief au peintre de lui faire une "tête trop petite", de le montrer "joli comme une femme, lorgnant, souriant, mignard, faisant le petit bec, la bouche en coeur", de le faire ressembler "à une vieille coquette", ou plutôt "à un secrétaire d'État", alors, dit-il, qu'il n'est qu'un "pauvre littérateur", un simple "philosophe"! Fausse modestie? Vraie coquetterie, pour le coup? Non, ou plutôt pas seulement. Car Diderot ne se limite pas à préférer une représentation de lui-même plutôt qu'une autre. Il pose le problème plus large de l'arbitraire -ou de la subjectivité- de la représentation. "J'avais eu en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste [...] les impressions de mon âme se succédant toutes sur mon visage, l'oeil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devenait plus difficile qu'il ne la croyait."

Or ce qui vaut pour le peintre, comment ne vaudrait-il pas pour le biographe? La vie -"les vies", pour reprendre le titre de la biographie de Pierre Chartier- et l'oeuvre de Diderot seraient-elles alors insaisissables?

L'oeuvre? Elle est en tout cas protéiforme. Tous les genres sont explorés. Le théâtre, la philosophie, la poésie, la correspondance, la critique d'art, le traité de musicologie, même. La figure de la mystification dans l'oeuvre, la pratique du persiflage

dans la conversation, la prétention cyclopéenne à embrasser toutes les connaissances du monde promettent de rencontrer des fulgurances, des anticipations géniales, la défense de causes sublimes, mais aussi des vanités, des geignardises et des à-peu-près.

La vie? Elle est, à la fois, calme, sédentaire... et amoureusement agitée. Diderot est casanier. L'enfance à Langres, quelques rares retours dans la petite patrie d'origine, puis Paris et ses environs suffisent à ses dépaysements. Lorsqu'il décline les invitations répétées de Frédéric II de le visiter à Berlin, ce n'est pas seulement parce qu'il déteste le despote, quand bien même il serait "éclairé". C'est surtout qu'il préfère voyager autour de sa chambre, dans le confort de sa "vieille robe" du même nom. Lorsqu'il répond à l'invitation de Catherine II et entreprend le long voyage pour Saint-Pétersbourg, c'est parce qu'il ne peut plus faire autrement. L'achat en viager de sa bibliothèque par la "Sémiramis du Nord" et la confortable rente que celle-ci lui verse l'obligent à remercier sur place. Aussi bien, si Diderot est à part entière membre de la confrérie des philosophes cosmopolites de son siècle, il n'est pas comme beaucoup d'entre eux - Rousseau, Voltaire ou Grimm, par exemple - gyrovague. Pour Diderot, les aventures sont d'abord celles de l'esprit et les explorations, celles de la liberté.

L'exploration de la liberté et la rupture avec la famille

La première des libertés que Denis Diderot ose, c'est celle conquise sur l'autorité paternelle. Dieu sait pourtant qu'il respecte son père et l'aime tendrement! De même est-il très attaché à la famille. Il s'obstinera, toute sa vie, à vouloir recouvrer à toute force l'affection de son chanoine de frère qui, pourtant, ne veut rien entendre. Le bigot n'exige-t-il pas que Diderot n'écrive rien contre la religion -ce qui ne surprendra pas- mais, de plus, qu'il renie publiquement les écrits qu'il aurait pu commettre en ce sens ! Ils étaient éloignés depuis l'adolescence. Le chanoine voulut obstinément qu'ils restassent séparés. Il mourut sans que Diderot ait jamais pu le revoir, ni au mariage de sa fille, ni même à l'enterrement de leur père.

La famille donc, mais pourvu qu'elle n'opprime pas. Denis Diderot s'en émancipe, d'abord, en échappant de peu au désir paternel de le consacrer au service de l'Eglise. Il prend sa liberté, ensuite, à Paris, lorsqu'il renonce à la carrière juridique que son père lui destine. Une liberté chèrement payée par l'aide familiale supprimée et l'expérience d'une quasi-misère. Il s'émancipe surtout en souhaitant se marier selon ses vœux, non seulement contre les usages du temps mais contre le droit même, puisqu'on ne se marie pas, en ce temps-là, avant trente ans sans l'autorisation paternelle. Là encore, la rébellion se paye au prix fort. Le père Diderot fait enfermer son fils au couvent. Il s'en évade, promet le mariage à sa fiancée et tient sa promesse à l'anniversaire de ses trente ans, en octobre 1743.

Curieux mariage, l'a-t-on assez noté, que celui de Denis Diderot et d'Anne-Toinette Champion, son aînée de trois ans, lingère de son état et analphabète. La manière dont, vingt-cinq ans plus tard, Denis Diderot raconte les circonstances et les conséquences de la rencontre vaut son pesant de raccourci discutable : "J'arrive à Paris. J'allais prendre la fourrure et m'installer parmi les docteurs de la Sorbonne. Je rencontre sur mon chemin une femme belle comme un ange; je veux coucher avec elle, j'y couche ; j'en ai quatre enfants; et me voilà forcé d'abandonner les mathématiques que j'aimais, Homère et Virgile que je portais toujours dans ma poche!" En vérité, Toinette n'a en rien

empêché Denis d'être Diderot qui vaqua à ses occupations de philosophe sans entraves. Les récriminations de son épouse étaient notoires. Elle détestait ses fréquentations. Pour cette dévote, les esprits libres étaient d'abord des mécréants. Mais la mégère était, au fond, apprivoisée. Surtout, il tenait à ce que sa fille chérie, Angélique, -la survivante des quatre enfants- échappât à l'influence et aux bondieuseries de sa mère. C'est pourquoi, en conformiste que Diderot était, à beaucoup d'égards, il demeura attaché à son épouse, et à son foyer, jusqu'au bout. De toute façon, sa vie était ailleurs. Elle était dans le travail, dans les salons, dans la conversation et dans les femmes dont il fut amoureux. Il y avait là tant de libertés à prendre, à proclamer puis à conquérir.

Ni Dieu ni maître

En 1746, Denis Diderot a commis son premier brûlot. *Les Pensées philosophiques*, publiées anonymement à Paris et prétendument à La Haye, n'y vont pas par quatre chemins. D'une conversation mise en scène entre un athée, un chrétien, un déiste et un sceptique, il ressort que, si extraordinaire qu'il soit, le monde peut être le fruit du hasard. Au pari de Pascal, en somme, Diderot oppose le calcul des probabilités! A tout le moins, écrit-il, "le scepticisme est le premier pas vers la vérité". Comme l'opuscule de 138 pages traite aussi de la monarchie de droit divin, qui est donc un pouvoir sans titre, des privilèges, qui n'ont plus de fondements, des droits individuels, qui sont niés, le parlement de Paris ordonne que tous les exemplaires soient lacérés et brûlés. Diderot est suspecté. Pour lui, la grande bataille de la libre pensée a commencé. Et son principal théâtre d'opérations, ce sera *l'Encyclopédie*.

L'Encyclopédie, c'est toutefois, d'abord, un labeur de vingt-cinq ans. Le chevalier de Jaucourt y mit sans doute plus de temps, et surtout d'argent, que Diderot. Mais, assurer la direction de l'entreprise, d'abord avec d'Alembert, puis seul après le retrait -la défection- de celui-ci, n'est pas une mince charge. Discuter, que dire? batailler avec des libraires (éditeurs) cupides et malhonnêtes est bien fait pour épuiser les nerfs. Et puis, il faut corriger, reprendre, compléter les articles mal faits. Il faut, enfin, écrire soi-même. On compte, sur les dix-sept volumes de textes que compte *l'Encyclopédie*, plus de 5 000 articles qu'il convient d'attribuer à Denis Diderot. Aussi peut-il écrire le 12 septembre 1765 à son ami Damilaville et clamer sa délivrance en ces termes: "Le grand et maudit ouvrage est fini!"

Mais, plus encore qu'un labeur, *l'Encyclopédie* est un combat. Comme l'écrit Gerhardt Stenger, "l'histoire mouvementée de *l'Encyclopédie* se situe, dès sa naissance, dans le cadre d'un affrontement entre partisans et ennemis des Lumières, affrontement dont l'enjeu est le pouvoir intellectuel sur la société et le sujet, une conception du monde. Les éditeurs s'y attendaient sans doute: dès le moment où le caractère de l'ouvrage consistait, selon la formule de Diderot, à "changer la façon commune de penser", il devait se heurter aux tenants des idées reçues et déranger le confort intellectuel. Dieu est au centre de tout, martèlent les gardiens de l'orthodoxie; l'homme est la mesure de toute chose, réplique Diderot. La bataille va durer quinze ans".

Dans cette bataille, le degré d'engagement de Diderot, pour ne faiblir jamais, connaîtra, selon les domaines, de sensibles variations. C'est sur la question religieuse, on l'a vu, qu'il est le plus décidé. Contre le déiste Voltaire et le fantasque Rousseau, Diderot est, avec Helvétius et d'Holbach, quoique plus prudemment, décidément athée. Sa

réfutation philosophique n'a d'égale que sa détestation des clercs. Elle est telle, cette détestation, qu'elle gâche sa joie lorsque les jésuites sont expulsés. Car, à ses yeux, leurs adversaires triomphants, les parlementaires jansénistes, sont pires, puisque c'est à eux que l'on doit et l'affaire Calas et le martyr du chevalier de La Barre.

Diderot, toutefois, n'en tire pas les mêmes conclusions politiques que Voltaire. Ce dernier estime que les prétentions des parlements à parler au nom de tous, à juger en même temps qu'à gouverner, sont proprement exorbitantes. C'est pourquoi il soutient la réforme Maupeou qui supprime la vénalité des charges, crée un corps de juges professionnels et instaure la justice gratuite. Lorsque sous la pression la réforme doit être retirée, il n'y voit pas le triomphe des libertés. Diderot, lui, prend le parti du parlement. Quoiqu'il sache ce qu'il doit à Malesherbes, le directeur de la Librairie, c'est-à-dire le censeur, et à Sartine, c'est-à-dire la police, quoiqu'il sache que c'est à l'ouverture d'esprit de l'un et aux yeux fermés de l'autre que l'entreprise de l'Encyclopédie a pu être menée à son terme, il ne peut se résoudre à défendre un pouvoir arbitraire. Et quoi qu'il pense du corps des parlementaires - "resté gothique dans ses usages, intolérant, superstitieux, jaloux du prêtre et ennemi du philosophe, vendus aux grands..." , il fait fond sur la perspective d'une représentation légitime de la nation, le partage du pouvoir législatif avec le monarque et, partant, la limite de son arbitraire.

La patrie reconnaissante

Tout Diderot est dans cette subtilité de l'analyse. Dans l'inclination trop grande au compromis, diront certains. Dans l'empathie immodérée qu'il a pour le genre humain, diront d'autres. Dans la gourmandise aussi qu'il a pour les plaisirs. C'est l'amour qu'il voudrait ne pas voir diviser, aimer Sophie et en même temps sa soeur. C'est l'amitié qu'il voudrait qu'on ne lui reprenne jamais. Celle de Voltaire, qui restera jusqu'au bout distante. Celle de Rousseau qui s'entendra à briser leur relation des temps difficiles avec le soin paranoïaque qu'on lui connaît. Celle de Grimm, aussi, l'ingrat, le parvenu, qui, sur la fin, lui manquera si cruellement. La mise au jour tardive de ses textes les plus célèbres - *Le Neveu de Rameau*, *La Religieuse* - l'aurait consolé. Sa gloire posthume, lente mais sûre, l'aurait flatté. Son entrée au Panthéon l'aurait amusé. "Bourgeois révolutionnaire", "combattant de la liberté", Denis Diderot ne manque pas de titres, pourtant, à ce que la patrie lui soit reconnaissante.